

Vers un des plus mauvais passages, nous apercevons à quelques mètres de nous deux morceaux de corde accrochés à une anfractuosité. Gaspard nous dit que c'est la corde abandonnée par les Zsigmondy ; elle est en manille à filet vert, elle est devenue tout à fait blanche sous l'action de l'oxygène. Mon frère s'empare d'un des morceaux et le roule autour de lui : il veut le faire figurer dans nos souvenirs d'ascensions.

Nous reprenons pied au campement de Castelnaud et buvons un peu de cognac. Puis encore une *petite heure de muraille verticale* (ce n'est rien, on s'habitue à tout !) et nous serons à la Pyramide Duhamel.

La pyramide c'est le port, c'est la fin des difficultés, de ces difficultés *interminables*, énervantes, qui sont le côté mauvais de l'ascension, c'est surtout le repos de l'esprit qui commence à être harassé de fatigue sous cette tension forcée, ennemie de toute distraction.

Impossible donc d'admirer le soleil couchant qui fait chatoyer les cimes sous des lueurs violacées ou dorées, impossible de contempler, sur nos têtes, le ciel pâlisant qui s'assombrit en des nuances exquis.

Enfin nous sommes à la Pyramide sans accident, sans un faux pas. Mais cette attention continuelle qu'il faut apporter à chaque mouvement du corps, m'a donné une migraine qui ne passera que sur le glacier.

A présent le grand couloir est pour nous une promenade, un peu longue, il est vrai, car nous procédons très lentement : nous savons qu'en montagne les malheurs arrivent presque toujours là où ils ne sont plus à redouter. Trop de précautions ne nuit jamais, de sorte que nous arrivons intacts sur le Glacier des Étançons ; nous le descendons au plus vite ; l'obscurité fond sur nous et la nuit nous prend